

par rapport à un autre mobile.

La distinction entre le sujet et le mobile nous permet de comprendre comment le mouvement accidentel est possible sans changement substantiel, et en quoi ce mouvement consiste. S'il n'y avait pas de distinction entre sujet et mobile, il s'ensuivrait qu'une simple altération, un changement de couleur, par exemple, entraînerait un changement substantiel. Dans le cas de l'homme qui brunit sous l'action du soleil, cette altération entraînerait le changement de l'homme en quelque chose d'autre.

L'absurdité à laquelle nous réduit l'identification du sujet avec le mobile, dans un changement non substantiel, nous montre bien la nécessité d'un sujet corporel qui persiste inchangé à travers le changement, d'une part, et l'existence d'un mobile, d'un changeable dans le même objet, d'autre part.

La puissance, dans la première imposition du mot, signifie l'aptitude d'un être à agir ou à pâtir. Agir, c'est exercer un acte, pâtir, c'est en subir un. La puissance est toujours relation à l'acte dont elle dépend. Le mobile en tant que mobile, est en puissance, il doit correspondre à un acte. La distinction sujet-mobile rejoint la théorie de l'acte et de la puissance et apparaît en être une conséquence.

L'acte a pour effet de rompre l'homogénéité de la matière. Il est difficile de parler du comportement de la matière première, sous l'action de la forme car en elle-même elle est inintelligible. Nous n'avons d'ailleurs affaire qu'à la matière seconde, c'est-à-dire aux êtres corporels. C'est un axiome chez les péripatéticiens que la matière première n'existe jamais à l'état séparé. L'existence est la perfection et suit la forme. Ce que nous savons, c'est que la matière seconde, les êtres corporels deviennent, sous l'action d'une forme, des mobiles dont la passion propre est le mouvement. Quand je dis: deviennent, il ne faut pas comprendre qu'avant de subir une certaine action, ils n'étaient pas des mobiles et puis tout à coup sont devenus des mobiles. L'être matériel est toujours un mobile et aussi longtemps qu'il y a de la puissance, il y a des actes qui peuvent l'activer. Il ne faut pas se laisser tromper par l'immobilité apparente de certains êtres parce qu'elle est toujours relative. Il ne faut pas non plus prendre le repos pour l'immobilité car le repos est l'effet du mouvement et constitue un état passager des êtres mobiles, tandis que l'immobilité exclut le mouvement et se situe dans un autre ordre. Souvenons nous aussi que nous pouvons exclure le temps de ces considérations. Le temps, qu'Aristote définit "le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur (64)", est l'effet du mouvement et en tant que tel ne doit pas être considéré ici. Même si un corps restait au repos sous tous les rapports, le fait qu'il était tel ou qu'il se mouvait, suffit pour

(64) In IV Phys., chap. II, 219b1.

le faire considérer comme un corps mobile.

L'acte suit la forme et est une perfection. Mais l'acte est l'effet de l'agent. Nous savons que l'effet doit imiter l'agent. C'est possible grâce à ceci que l'acte agit en vertu de la forme et qu'il donne cette forme au mobile. L'acte fait changer le mobile. Le changement peut être intrinsèque ou extrinsèque, passager ou stable. Il reste que sous l'influence de l'acte, le mobile "perd" la privation correspondante. L'acte fait naître dans le mobile le mouvement. Dès lors, le mouvement est mesuré par l'acte. Il est la réponse du mobile à la perfection de l'acte moteur dont le sujet est dépourvu.

Entre le sujet en tant que mobile et non pas en tant que sujet, et l'acte du moteur, il y a une relation de la troisième espèce qui est définie par Aristote comme consistant en ceci que l'être d'une chose dépend d'une autre chose comme le mesurable dépend de ce par quoi il est mesuré.

Deux importantes remarques sont à faire ici: l'acte du moteur est dans le mobile; l'acte se réalise par le mouvement. L'introduction de l'acte moteur dans le mobile s'explique comme suit: la forme est immobile en elle-même. Ce qui possède une forme est en repos par rapport à cette forme. C'est le cas du moteur par rapport à la forme par laquelle il agit, c'est-à-dire par laquelle il est moteur.

D'autre part, nous savons que l'acte informe. Mais il ne peut pas agir sur la forme en vertu de laquelle il agit. Son action n'aurait pas d'effet. Il peut informer seulement ce qui est dépourvu de sa forme. Il faut qu'il s'exerce en dehors de cette forme, donc en dehors de lui-même. (65) Ce qui est dépourvu d'une forme est, absolument parlant, en puissance à cette forme. Il faut néanmoins distinguer ici les choses qui sont proportionnées à la forme donnée et qui peuvent la recevoir, comme par exemple, acier qui peut devenir couteau, et d'autres qui ne sont pas proportionnées et ne peuvent pas la recevoir, comme pour le cas du couteau, l'air ou l'eau. L'acte du moteur s'exercera dans les choses dans lesquelles se trouve une proportion entre leur puissance et cet acte du moteur (66). L'agent applique l'acte au mobile; Sous l'action de la forme, le sujet en puissance à la recevoir devient mobile. Ainsi l'acte du moteur est dans le mobile.

Comment comprendre cette présence? Il ne peut pas s'agir d'une présence matérielle à la façon dont l'eau est dans un verre, car il faudrait supposer que l'agent pénétrât à l'intérieur, spatialement parlant, du mobile. Mais nous voyons que ce n'est pas nécessaire. L'action est dans le mobile par son terme c'est-à-dire par l'effet qu'elle produit.

(65) *Métaphys. IX.*, l. 1046a27-29: "en tant qu'un être est une unité organique, il ne peut se faire éprouver à lui-même aucune modification, car il est un, et non pas autre que lui-même".

(66) *Quaest. dispt. De Anima*, q. I, a. 10, ad. 14: "Cum dicitur unumquodque esse in alio secundum modum ejus in quo est, intelligitur quantum ad capacitatis ipsius modum, non quantum ad naturam ejus.... Manifestum est enim quod aqua non habet naturam amphorae!!".

Cela ne veut pas dire que le moteur soit à l'intérieur du mû, pris spatialement. L'action présuppose seulement le contact spatial. Aristote enseigne, en effet, que le contact est la condition nécessaire du mouvement local (67). On voit mieux maintenant pourquoi le lieu naturel qui agit sur l'élément déplacé, n'est pas, à proprement parlé, le moteur du mouvement naturel. C'est ce qui a déplacé l'élément de son lieu et ce qui a levé l'obstacle, empêchant ce mouvement qui mérite plus le nom de moteur.

Le physicien moderne pourrait objecter que l'enseignement du Philosophe est périmé. L'attraction universelle contredit cette théorie. Nous pouvons d'ailleurs agir sur les objets à distance.

Les faits cités sont indéniables. Quant à savoir s'ils contredisent la théorie aristotélésienne, c'est une autre question. La théorie de l'attraction universelle, qui est une généralisation des faits observés à l'échelle humaine, explique comment le monde "se tient ensemble". Aristote l'expliquait au moyen de la théorie des lieux naturels. Dans l'un comme dans l'autre, l'action à distance est admise et expliquée conformément aux principes posés. L'action humaine à distance n'est pas non plus contraire à la pensée d'Aristote. Nous agissons sur un objet éloigné au moyen de quelque chose qui joue le rôle de moteur intermédiaire, par exemple les ondes magnétiques. Si on considère l'action de ces

---

(67) Physique VII, 2, 244a5-6: "...entre moteur et le mû selon le lieu, il n'y a pas d'intermédiaire".

encore sur l'objet, il est vrai de dire que le moteur est en contact avec le mobile.

L'agent, le moteur est présent dans le mobile par la vertu de la forme selon laquelle il agit. Le moteur et le mobile sont composés de matière et de forme. La forme seule agit; elle seule est reçue dans le mobile.

La présence d'une forme dans le sujet, qu'elle soit une forme substantielle ou accidentelle, est une toute autre chose que la présence d'un objet dans un lieu. Cette présence n'est pas spatiale, bien que son résultat puisse parfois avoir des dimensions mesurables directement. La présence d'une forme est une présence causale de ce qui est plus parfait dans ce qui l'est moins; et elle informe la puissance du mobile. Ceci ne veut pas dire que la forme soit toujours plus parfaite que le sujet auquel elle s'unit. Autrement, la plupart des mouvements accidentels seraient impossibles. La forme accidentelle, moins parfaite que la forme substantielle du sujet, est néanmoins plus parfaite que la puissance et la privation qui lui correspondent dans le sujet et qu'elle remplace, en actuant ce sujet. C'est en tant que mobile que le sujet est moins parfait que le moteur. Absolument parlant, le moteur peut être inférieur et moins parfait que le mobile comme cela arrive quand un objet inanimé agit sur un vivant.



Passons maintenant à la deuxième remarque que nous avons faite plus haut, à savoir que l'acte se réalise dans le mobile par le mouvement.

Le mouvement consiste dans l'introduction d'un acte dans l'être en puissance à cet acte. L'acte est le contraire de la puissance. Pour que le mobile passe de la puissance à l'acte, il faut qu'il change. Ce changement, c'est le mouvement. Selon que le terme final, c'est-à-dire la forme admet du plus ou du moins ou n'en admet pas, le changement qui en résulte peut être graduel et continu, ou brusque et discontinu, comme dans le cas de la génération et de la corruption (68).

Il y a lieu de tirer, à présent, des conclusions de ce que nous avons dit dans ce chapitre. Pour plus de clarté, nous les énumérons séparément ci-dessous.

a) le mouvement présuppose une multitude: pour que le mouvement ait lieu, il faut, au moins, un moteur et un mû. Mais le multiple est encore condition du mouvement d'une autre façon à cause de la matière première qui est divisible à l'infini et qui n'est disposée à recevoir une forme supérieure qu'après une évolution. Elle implique donc une multitude de mouvements se succédant l'un l'autre ainsi que la pluralité parallèle des mouvements.

b) du principe "agens agit sibi simile" il s'ensuit que "agens non agit in simile (69)". Il faut que l'agent et le pa-

(68) Voir explication au chapitre des dix prédicaments p. 33.

(69) De Generatione et Corruptione.

tient soient dissemblables par une forme ou au moins par le degré de perfection de cette forme ou par la position (70).

c) il faut que le moteur et le mobile se comportent l'un par rapport à l'autre comme parfait par rapport à imparfait, comme actif et passif, c'est-à-dire comme agent et patient.

d) le patient doit être capable de recevoir l'acte de l'agent. Dans ce but, la puissance de l'un doit être proportionnée à l'acte de l'autre.

e) celui qui reçoit, le patient, reçoit suivant son mode propre. De là il s'ensuit que l'effet produit par l'agent dans le patient n'est pas d'habitude identique à l'acte de l'agent. Il doit quand même être situé dans la même espèce d'acte.

c) Le mouvement est un acte imparfait.

La perfection suit l'acte. L'acte est à la puissance comme le parfait à l'imparfait. Le mouvement a pour effet d'introduire une forme, d'actuer une puissance. Cela ne veut pas dire que le mouvement soit la cause de l'actuation. Le mouvement est le procédé qui résulte de l'application de la forme à un sujet apte, et par lequel la forme s'introduit dans le sujet. Le mouvement n'est donc ni purement puissance, ni purement acte. Le mouvement n'est pas puissance pure. La forme selon laquelle se fait le mouvement est présente dans le mouvement, plus précisément dans le mobile, mais d'une façon incomplète, imparfaitement. Le mouvement est un certain acte, quoique mélangé de puissance, mais il n'est pas non plus pure puissance.

(70) A. Farges, Théorie fondamentale de l'acte et de la puissance du moteur et du mobile. Paris 1897, p. 69.



Le mouvement n'est pas purement acte. L'acte est déterminé en lui-même et identique, toujours le même. Le mouvement est toujours différent. Dans l'acte, il n'y a pas de succession, dans le mouvement il y a toujours succession. L'acte a pour son principe propre la forme, le mouvement a deux principes propres: la forme et la matière.

Si le mouvement n'est ni purement acte ni purement puissance, on ne voit pas clairement où et comment situer le mouvement par rapport aux autres modes d'être. Il n'y a pas de catégorie du mouvement, et pourtant le mouvement est tellement général et essentiel dans le monde matériel.

La réponse exige une mise au point préalable. On ne peut pas parler des modes d'être sans auparavant expliquer ce qu'on entend par le concept d'"être". Aristote dit que "l'être se prend<sup>de</sup> en multiples acceptions, mais en chaque acception, toute dénomination se fait par rapport à un principe unique" (71). Ce principe unique c'est la substance. Il y aura autant des différents modes d'être qu'il y aura de rapports à la substance, distincts et irréductibles l'un à l'autre. Saint Thomas dans son commentaire de la Métaphysique en énumère quatre dans l'ordre de la perfection (72).  
a) le moins parfait: la négation et la privation. Ce mode n'existe que dans la raison.  
b) la génération, la corruption et le mouvement. Ce mode est mélangé de privation et de négation.

(71) Metaph., IV, 2, 1003b5-6.

(72) In IV Metaph., l. I, nn. 540-543.

- c) les accidents. Ils n'ont pas de non-être en eux, mais doivent exister dans la substance; ils n'ont pas d'être par soi.
- d) le mode d'être le plus parfait dans la nature: la substance.

Nous voyons que le changement est une forme très débile d'être, plus parfaite seulement que les êtres de raison négatifs. Son imperfection, il la doit à deux de ses trois principes, à savoir la puissance et la privation. Les autres modes d'être sont, pendant un certain temps au moins, identiques. Le mouvement au contraire, est une transition, un état intermédiaire entre deux modes d'être stables qu'il unit dans le mobile en changeant de l'un dans l'autre. Les formes, mêmes accidentelles, ne sont pas mesurées par le temps directement. Le mouvement l'est.

On pourrait se demander pourquoi existe ce mode d'être si différent des autres et quelle est sa justification. Pour répondre à la question, il faut que nous retournions encore une fois à la distinction d'acte et de puissance. La perfection de ce qui est en acte, c'est la forme. L'acte et la forme ont raison de fin. Ni l'un ni l'autre n'impliquent d'eux mêmes le changement. Contrairement à l'acte, ce qui existe en puissance n'a pas raison de fin. La puissance est ordonnée à l'acte, à la perfection. Mais ce qui est en puissance, en tant que puissance, ne peut immédiatement avoir l'acte pour sa perfection. La perfection accessible et proportionnée à la puissance et qui dépend de son désir de la perfection, est la voie

vers l'acte, c'est-à-dire le mouvement (73).

L'être qui est en puissance à un mouvement est, avant d'être mû, en double puissance: à l'acte parfait, terme du mouvement, et à l'acte imparfait qu'est le mouvement.

(74) La puissance à l'acte parfait persiste dans le mouvement aussi longtemps qu'il y a mouvement c'est-à-dire aussi longtemps que le mobile n'a pas pleinement revêtu la forme vers laquelle il tend.

L'imperfection du mouvement est l'effet de l'imperfection du mobile, plus précisément de la puissance du mobile d'une part, et de ce que la forme selon laquelle se fait le mouvement n'est pas encore pleinement réalisée dans le mobile d'autre part. Ces deux causes d'imperfection du mouvement ne sont pas évidemment des causes au même titre. La première est une cause propre, la deuxième n'est qu'une cause extrinsèque.

Le problème que nous venons d'expliquer présente des difficultés qu'il importe de résoudre. Dans le cas de la corruption substantielle notamment, le mobile est plus parfait

(73) S. Albert, In III Phys., tract. I, cap. IV: "Adhuc autem considerare oportet quod secundum quod est in potentia non habet perfectionem nisi motum quia forma est perfectio rei existentis in actu: et cum habet formam, non est in potentia ad illam, sed in actu. Sed<sup>com</sup> est in potentia adhuc ad formam et ideo complementum ejus quod est in potentia secundum quod est in potentia est motus".

(74) S. Thomas, In III Phys., lect. 2, n. 5: "Considerandum est enim quod antequam aliquid moveatur, est in potentia ad duos actus, scilicet ad actum perfectum, qui est terminus motus, et ad actum imperfectum, qui est motus".

que la fin du mouvement, qui est la disparition de la forme substantielle. Cette difficulté vient de ce qu'on ne tient pas compte de la distinction mobile-sujet. Le sujet du changement substantiel est la matière première qui n'est pas plus parfaite que la fin de la corruption. Le mobile, lui, si parfait soit-il, est toujours en puissance à perdre sa perfection substantielle. Cette puissance n'est pas, non plus, plus parfaite que sa fin. Absolument, le mouvement n'est pas plus parfait que le mobile en tant que mobile, mais il n'est pas moins parfait. On peut néanmoins parler d'une perfection métaphorique de la corruption en tant qu'elle réalise la puissance du mobile à se corrompre. Il ne faut pas oublier que le mouvement part d'une puissance dans le mobile et non pas de la forme de l'être qui subit le changement. Dans la nature, on n'observe pas d'ailleurs de corruption substantielle qui ne soit pas suivie de génération substantielle (75). La corruption d'une chose est la génération d'une autre chose.

d) Le mouvement est l'acte de l'être en puissance en tant qu'en puissance.

Revenons encore une fois au problème de la puissance du mobile. Cela est nécessaire pour analyser les problèmes que nous n'avons pas étudiés jusqu'à présent et qui sont essen-

(75) In I De Generatione, l. 6, n. 1: "propre quidem, idest simpliciter seuprincipaliter, nihil generatur vel corrumpitur, sed semper aliquid ex aliquo et in aliquid". Op. cit., l. 7, n. 6: "Necesse est esse transmutationem generationis et corruptionis indeficientem vel inquietam, idest non cessantem, quia corruptio lineis est generatio alterius et e converso".

tiels à l'intelligence du mouvement.

Le mobile est en puissance à la forme qui est sa cause finale et à l'acte selon lequel se fait le mouvement. L'acte actue le mobile du côté de sa puissance et non pas du côté de la forme qu'il possède déjà en tant que corps. La forme que le mouvement introduit dans le mobile, remplace la privation correspondante (76). En d'autres termes, la forme réalise la puissance du mobile. Une chose est mue, parce qu'elle est en puissance à une forme et parce qu'elle est apte à accepter un acte. C'est la raison qui oblige Aristote à ajouter dans la définition du mouvement les mots: "En tant qu'en puissance". Cette précision est aussi la condition du mouvement comme cela ressort de ce que nous venons de dire et du chapitre précédent.

Pour montrer la nécessité de la potentialité dans le mobile, nous accepterons l'affirmation contraire et nous la réduirons à l'absurde. Admettons que l'acte du moteur informe la forme du mobile. Nous supposons évidemment que le mobile est déjà informé. Cette supposition nous oblige à admettre les conclusions suivantes:

1. il n'y a pas de distinction mobile-sujet.
2. ce qui est imparfait peut informer ce qui est plus parfait, en tant que tel. Les choses moins parfaites agissent de toute évidence sur des choses plus parfaites. On devrait dire que le mouvement est l'information d'une forme.

---

(76) In III Phys., l. 2, n. 6: "Motus semper invenitur in existente in potentia".

3. une forme peut se mouvoir elle-même et cela sans fin. Rien ne s'oppose alors à ce que les corps se meuvent eux-mêmes en tant qu'eux-mêmes et par soi.

Analysons la première conclusion. La distinction entre le mobile et le sujet consiste en ceci que le sujet du mouvement en tant que sujet n'entre pas en mouvement. Il peut posséder une forme ou ne pas la posséder. S'il est informé, il ne perd pas sa forme car alors il serait lui-même en mouvement et ne persisterait pas inchangé à travers le mouvement. Le caractère essentiel du sujet est sa stabilité dans laquelle il dure à travers le mouvement. Le mobile, au contraire, est ce qui est capable de changer et qui change pendant le mouvement. Ce qui fait d'une chose un mobile, c'est la puissance. Si nous rejetons la puissance du mobile comme essentielle au mouvement, la distinction entre le sujet et le mobile perd sa raison d'être.

Passons maintenant à la deuxième conclusion: ce qui est imparfait peut informer ce qui est plus parfait en tant que tel. L'absurdité de la conclusion saute aux yeux, mais il sera utile de l'analyser de plus près.

Le mouvement est la perfection du mobile. Supposons qu'il n'est pas le perfectionnement de la puissance du mobile, mais de la forme du sujet, même si cette forme est inférieure en perfection à celle qu'introduit le mouvement. Il faut alors admettre que ce qui n'est pas encore pleinement



une forme - le mouvement - peut donner la forme qu'il n'a pas pleinement à une forme déjà constituée. Bref, ce qui se ment vers une forme agirait comme s'il avait déjà cette forme, ce qui est illogique. De même il est absurde de supposer que ce qui peut informer une forme plus parfaite que soi puisse agir sur sa propre forme, en vertu de laquelle il agit, et la changer en une forme plus parfaite. Cette conclusion est pourtant compatible avec la prémisse.

La troisième conclusion qui disait que la forme peut être en mouvement par rapport à elle-même, est liée à la deuxième et fut implicitement réfutée. En effet, si le mouvement est l'actualisation d'une forme, il faut admettre la possibilité qu'il puisse s'effectuer sous l'action d'une forme identique à celle qu'il actualise. Exclure ce cas, c'est admettre que le mouvement consiste dans l'actualisation de la puissance du mobile.

Quand une forme peut mouvoir une forme identique spécifiquement à elle-même, il est logique de conclure qu'elle puisse se mouvoir elle-même indéfiniment. Dans ce cas, la distinction moteur-mobile perd sa raison d'être. Les êtres matériels sont libres de se mouvoir selon leur forme c'est-à-dire ils peuvent être leurs propres moteurs. Ils seront dans cette mesure soustraits à la causalité universelle. La connaissance scientifique de leurs mouvements supposerait une connaissance directe, connaturelle de leur substance.

---

Les raisonnements de ce chapitre ne nous expliquent pas ce qu'est la puissance, et laissent, malgré tout, des doutes sur la nécessité de la puissance dans le mobile. Nous ne savons pas encore ce que signifie, au fond, la formule "en tant qu'en puissance". Il est temps de nous poser cette question.

Considérons ici deux choses: le mouvement en lui-même et son terme "ad quem". Le mouvement c'est le processus de la formation de ce qui n'a pas été auparavant, c'est la réalisation d'une "nouveau". Même le changement le plus superficiel, la multiplication purement numérique d'une même forme ou un mouvement local, nous mettent devant un processus qui doit être regardé comme un fait nouveau qui n'a pas été, qui ne sera plus jamais. Il pourra tout au plus se rencontrer d'autres faits spécifiquement identiques.

Le "terminus ad quem", ou l'effet du mouvement fait mieux voir et comprendre ce sur quoi nous venons d'insister. Le mouvement introduit un changement dans le monde, même un double changement: dans l'être lui-même et dans la relation de cet être à tous les autres êtres. L'effet du mouvement est quelque chose qui n'était pas auparavant, et qui est venu à l'être. Mais comment se fait-il que ce qui n'était pas auparavant est venu à l'être? Quelque chose viendrait du non-être. Le raisonnement aboutit à l'absurde. Le non-être au sens strict, le néant, c'est là l'impossible logique, c'est la contradiction dans les termes, donc ce qui ne peut pas être. Dédire l'existence de quoi que ce soit de ce qui ne peut pas être, répugne à la raison.

Nous touchons du doigt la difficulté centrale du problème du changement: l'aporie de l'être et du non-être. De rien, rien ne peut venir. Si on veut sauver la réalité du mouvement, il faut exclure cette aporie. Cela n'est possible que d'une seule façon: en affirmant que ce qui devient préexiste déjà d'une certaine manière. Avant d'être, les choses sont en puissance à être. L'existence d'une chose est logiquement précédée de sa possibilité à être. (76) C'est cela qui rend le devenir explicable, d'une façon qui ne contredit pas la logique. Par l'existence, nous entendons ici l'existence actuelle, physique, "hic et nunc", d'une chose qui peut être mesurée et située par rapport aux autres individus concrets. La définition du mouvement comme acte d'un être en puissance en tant qu'en puissance devient ainsi compréhensible. Le mouvement nous apparaît comme le processus d'accomplissement d'une possibilité, comme la réalisation du possible.

Il importe de dissiper une difficulté. Logiquement et métaphysiquement, la puissance est postérieure à l'acte (77). La puissance est mesurée par l'acte. Sa raison d'être, c'est d'être actualisée par l'acte qui lui correspond. Sans l'existence d'un tel acte, la puissance serait dépourvue de sa raison d'être, donc absurde. Or, nous avons dit plus haut que la possibilité d'être qui vient de la puissance est antérieure à l'existence actuelle. L'existence est actuelle par

(76) S. Thomas, Ia, q. 90, a. 2, ad. 2: "Actum extrahi de potentia materiae, nihil aliud est quam aliquid fieri actu quod prius erat in potentia".

(77) Metaph., IX, 8, 1050a9: "C'est en vue de l'acte que la puissance est conçue".

la forme qui apporte la perfection nécessaire à l'existence. L'existence suit la forme. Il semble qu'en devrait conclure que la forme est postérieure à la puissance.

Répondons à la difficulté par l'explication sommaire du concept de l'antériorité. L'antériorité, et corrélativement la postérité, est une relation qui présuppose un ordre irréversible des perfections, absolument et dans chaque genre. Une chose sera dite antérieure à l'autre en raison de sa plus grande proximité d'un principe déterminé et commun à ces deux choses. La proximité peut être soit de nature, soit de relation. (78). L'antériorité, au sens fondamental, et premier, est l'antériorité de nature (79). "Sont, en ce sens, antérieures, les choses qui peuvent exister indépendamment d'autres choses, tandis que les autres choses ne peuvent exister sans elles... (80) ."

La définition du mouvement qui pose devant nous la difficulté d'antériorité de la forme sur la puissance, est basée sur la relation fondamentale de l'acte à la puissance. C'est dans les termes de l'acte et de la puissance

- 
- (78) Metaph., V, 11, 1018b9-12: " 'Antérieur' et 'postérieur' se disent de certaines choses (étant posée l'existence d'un objet premier et d'un principe dans chaque genre), à raison de la plus grande proximité d'un principe, déterminé, soit absolument et par nature, soit par relation à quelque chose, ou selon le lieu, ou par certaines personnes".
- (79) Ibid., 1019a11-12: "D'une certaine manière, tout ce qui est dit antérieur et postérieur dépend de ce dernier sens [à savoir antériorité selon la nature]".
- (80) Ibid., a3-4.

qu'il nous faut d'abord étudier le problème de l'antériorité.

Absolument, l'acte est antérieur à la puissance et au mouvement (81). La causalité passive présuppose la causalité active. La puissance doit avoir une cause. Si la cause est dans la puissance même, la puissance est son propre principe, elle est incréée et parfaite à la façon de l'absolu. Cette conclusion est à rejeter. Si la cause de la puissance est en dehors d'elle, elle doit nécessairement être dans l'acte. Nous savons que l'acte causé par un agent matériel présuppose un sujet dans lequel il s'exerce. Or, dans le cas de la matière première, ce sujet manque. La cause de la matière première ne peut être qu'un agent parfait qui n'a pas besoin d'un sujet pour produire l'effet. Ainsi l'acte premier est antérieur radicalement à la première puissance.

Dans le cas de la relation d'acte et de puissance dans l'être matériel, il faut bien tenir compte de la nature de l'acte et de la nature de la puissance dont on parle. Il y a d'abord l'acte dont cet être ou un de ses accidents dépend comme de sa cause. Cet acte est antérieur à la puissance de l'effet à être. Mais la puissance d'exercer un acte est antérieure à l'acte que l'être donné exerce. Le mouvement résulte de l'action du moteur sur la puissance du mobile. La relation qui nous intéresse, c'est la relation de l'acte moteur à la puissance du mobile. Cet acte, et la forme qui le produit sont antérieurs à la puissance qu'ils actuent. Au

(81) Op. cit. IX, 8, 1051a3: "Il est donc clair que l'acte est antérieur à la puissance et à tout principe de changement!"

contraire, l'effet de leur action, le mouvement et la forme qu'ils introduisent, sont postérieurs dans le temps à la puissance du mobile. C'est en ce sens que le mouvement est le processus de réalisation du possible, et la possibilité d'être est antérieure à l'existence.

L'explication du mouvement qu'Aristote nous donne a ce mérite de ne pas détruire le mouvement. Elle ne lui enlève pas son originalité et sa réalité, qui seraient détruites si on soutenait que toute forme vient d'une forme préexistante en acte c'est-à-dire que tout être vient de l'être. D'autre part, Aristote n'interdit pas le mouvement en le réduisant à l'absurde: en soutenant sa réalité, il ne rejette pas les bases de la logique comme Plékhanev qui nie le principe de contradiction comme incompatible avec la nature du mouvement.

Du fait que le mouvement part toujours de la puissance dans le mobile pour aller vers une forme, il s'ensuit que le mouvement a une direction déterminée. Il présente le caractère d'un fait réel et qui accomplit quelque chose qui ne peut plus être nié. Je ne dis pas l'effet du mouvement, mais le fait même qu'un mouvement a eu lieu. Tout mouvement quel qu'il soit, a un nouveau point de départ. Jamais ce mouvement-ci n'existait auparavant. Il est au moins numériquement différent d'un autre mouvement spécifiquement identique. Cela est dû à la matière première. La matière première est homogène, donc divisible à l'infini. Elle assure à chaque ac-

---



te en général et à chaque répétition d'un acte, un sujet qui, informé, devient numériquement distinct des autres sujets. La forme qui produit plusieurs mouvements identiques spécifiquement dans le même être agit toujours sur la puissance du mobile qui n'a pas été informée. Chaque fois le mobile est un nouveau mobile, et par conséquent, le mouvement, un nouveau mouvement. Pour cette raison un corps incorruptible, à supposer qu'il y en ait de tels, peut être mû d'un mouvement circulaire, identique à chaque instant à lui-même et décrivant toujours la même trajectoire et cela aussi longtemps qu'on veut, sans que jamais ses révolutions successives cessives s'identifient numériquement. Aussi longtemps que le corps tournera, il n'épuisera pas sa puissance à l'"ubi" ni la divisibilité de la matière première.

La puissance qui accompagne la matière première, et d'une façon dérivée, toute matière, nous apparaît comme ce qui rend possible la succession, la répétition, la multiplication numérique des êtres identiques spécifiquement et enfin, le temps.

La puissance inhérente au mobile est responsable de la contingence foncière des perfections qu'acquiert le mobile à la suite d'un mouvement. Elle n'efface pas la puissance à les perdre, à les corrompre. Cette puissance est et reste toujours présente dans l'être matériel. Les formes unies à la matière sont limitées, finies et leur union est

limitée temporellement. La génération est suivie de la corruption. En ce sens, le "tout coule" d'Héraclite est vrai.

### 3. La deuxième définition du mouvement.

"Le mouvement est l'entéléchie du mobile comme mobile" (82). La première définition du mouvement s'exprime en termes d'acte et de puissance. Elle n'introduit pas la notion de moteur et de mobile et ne les distingue pas. Elle ne dit pas, à fortiori, à qui appartient l'acte du mouvement. On ne sait pas explicitement s'il est l'acte du moteur ou bien du mobile. Il n'en pouvait pas être autrement, étant donné que le mouvement fut défini en termes d'acte et de puissance qui sont plus généraux que la distinction moteur-mobile. D'ailleurs l'acte et la puissance se retrouvent dans les êtres mas et dans les moteurs.

Le mouvement nous est plus évident et plus certain que la distinction moteur-mobile. Ce que nous apercevons en premier lieu, c'est le mouvement. Il fallait l'exprimer formellement avant de passer à une étude plus circonstanciée.

Une fois le mouvement défini, il faut répondre à la question: à qui appartient l'acte du mouvement? Reprenons

(82) Physique, l. III, 202a7-8.

l'analyse de la première définition. Elle se laisse diviser en deux parties: 1) le mouvement est l'acte de l'être en puissance; 2) en tant qu'en puissance. La première partie de la définition s'applique aussi bien au mobile qu'au moteur, car tout être matériel est en puissance à recevoir et à perdre des formes accidentelles, et à perdre sa forme substantielle. Cette partie ne nous permet donc pas de répondre à la question posée. Au contraire, la deuxième partie spécifie que la formalité essentielle de l'être en question, visée dans la définition, est la puissance, la réceptivité. Or, des deux: moteur et mobile, ce ne peut être que le dernier qui est caractérisé par la passivité. Le propre du moteur, c'est d'actuer, d'être actif. Le mobile se comporte par rapport au moteur comme la puissance à l'acte. Il est mobile parce qu'il reçoit l'acte, il est mû par quelque chose d'autre que lui-même. Il s'ensuit que le mouvement est l'acte du mobile. C'est à lui que s'applique la définition.

Mouvoir, c'est actuer. Or, on ne peut actuer que ce qui est en puissance à cet acte. L'acte du moteur, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, ne peut pas informer sa propre forme. Il doit agir, s'exercer en dehors du moteur, dans l'être qui a la puissance qui lui est proportionnée. C'est dans le mobile que s'exercera l'acte du moteur. Mais cet acte, c'est l'actualisation d'une puissance. Il s'extériorise par un mouvement. Le mouvement peut donc être défini: l'entéléchie du mobile comme mobile.

Saint Thomas remarque que cette définition se comporte par rapport à la première comme la définition matérielle par rapport à la définition formelle, comme la conclusion à son principe (82). La définition est matérielle par rapport à la première, parce que la première définit le mouvement par ses composants formels qui donnent l'essence du mouvement, tandis que la deuxième substitue à la définition formelle du mobile une dénomination. Ainsi le mouvement est défini par l'acte et par une chose, le mobile. C'est encore une raison de plus pour laquelle cette définition est formellement postérieure à l'autre. La deuxième définition a quand même l'avantage d'être plus évidente, plus facile. Nous voyons des mobiles, tandis qu'il est plus difficile de comprendre ce que veut dire l'expression: être en puissance en tant qu'en puissance.

Le mobile, nous l'observons, est un être déterminé, un singulier. Pour cette raison la seconde définition souligne, mieux que la première, le fait que le mouvement est toujours mouvement d'une chose une, en tant qu'une. Son unité peut avoir différents degrés de perfection. Le sujet peut être un amas de parties matérielles. Il se présente néanmoins comme un du point de vue du mouvement qu'il exécute.

Mais la deuxième définition soulève aussi des difficultés. Nous observons que le moteur, quand il meut, doit

---

(82) S. Thomas, *In III Phys.*, l. 4, n. 1; "...ponit aliam definitionem motus, quae se habet ad praemissam ut materialis ad formalem, et conclusio ad principium".

être uni au mobile (83). Il subira donc une passion (84), et sera, pour cette raison, lui-même mobile. Le moteur peut être, lui aussi, en mouvement quelconque. De plus, avant d'actuer le mobile, le moteur a été en puissance à l'actuer. Le passage à l'actuation est un passage de la puissance à l'acte c'est-à-dire un mouvement. Ainsi le moteur est mobile pour être moteur. Pour ces raisons, la définition semble être indéterminée, l'expression "mobile" pouvant s'appliquer aux deux corps, à savoir au mobile et au moteur.

La réponse à la difficulté est la suivante. Il est bien vrai que le moteur qui, dans l'acte de mouvoir, s'unit au mobile, subit une passion. Pourtant la division moteur-mobile reste entière. Voici pourquoi: le moteur et le mobile sont tous deux partiellement en acte, partiellement en puissance. Cela fait qu'ils sont capables d'être, tous les deux, moteur et mobile, soit tour à tour, soit même simultanément. Le moteur agit en vertu de sa forme, le mobile patit en tant qu'il est en puissance, et non pas en tant qu'actué. L'action est dans le moteur comme dans le principe "a quo", et dans le mobile comme dans le terme "in quo".

C'est parce que l'acte suit toujours la forme en vertu de laquelle il agit, que l'action du moteur est distincte de la réaction du mobile qui réagit conformément à la for-

(83) Vide p. 57.

(84) S. Thomas, in III Phys., l. 4, n. 5: "Ostendit unde accidat moventi quod moveatur. Non enim accidit ei ex hoc quod movet, sed ex hoc quod movet tangendo; quia movere est agere ad hoc quod aliquid moveatur; id autem quod sic a movente patitur, movetur".

me qu'il possède en tant que sujet et non par la forme qui s'introduit en lui par l'action du moteur (85). Prenons comme exemple l'homme qui soulève un objet. L'homme est moteur par rapport au poids, car il lui imprime un mouvement, mais en même temps il pâtit sous le poids de ce corps. L'objet, de son côté, pâtit en tant qu'il est mû, mais il agit en exerçant la pression de son poids. Il y a une certaine réciprocité d'action et de passion, une interaction. Le moteur et le mobile restent pourtant bien ce qu'ils sont. Ce qui nous permet de les distinguer, c'est l'action fondamentale, la plus importante: dans ce cas-ci, c'est l'action de soulever l'objet. Quand on ne regarde que cette action, il n'y a pas possibilité de confusion. La réaction de l'objet est cause d'un mouvement secondaire, dans le sens contraire du premier, et distinct du mouvement premier. La définition appliquée à ce deuxième mouvement s'avère être aussi vraie que pour le premier.

Il faut toujours se rappeler que le mouvement peut se poursuivre seulement par rapport à une forme. S'il y a deux formes, il y aura deux mouvements différents, même si les formes agissent à la fois, l'une dans le mobile, l'autre dans le moteur. Pour cette raison, il est facile de ré-

(85) Albert Farges, op. cit. p. 71: "L'acte d'un agent est conforme à la nature de cet agent. Voilà pourquoi le mobile, lorsqu'il réagit, est modifié conformément à sa propre nature, tandis que lorsqu'il subit et reçoit une action étrangère, il est modifié conformément à la nature de l'agent qui la produit. "Illud quod est in aliquo, non sequitur illud in quo est, nisi quando causetur ex principiis ejus". [Quaest. dispt. De Veritate, q. 1, a. 2, ad 3. Cf. Quodlibet VIII, a. 3.]



pondre à la deuxième difficulté. Le moteur étant lui-même mû par un troisième corps, meut indépendamment un corps. Il faut appliquer deux fois la définition parce qu'on est en présence de deux mouvements différents. C'est vrai pour tout moteur matériel qui n'est que partiellement en acte.

La réponse à la troisième objection est semblable aux précédentes. Le passage de la puissance à exécuter un acte à l'exercice de cet acte, est un mouvement différent de cet acte. Pour faire ce passage, il faut un autre moteur. Prenons l'exemple d'un sculpteur: il est capable d'exécuter une statue, donc il est en puissance à cet acte. Le passage de la puissance à l'exécution ne se fait pas cependant sous l'action de son art, mais par l'acte de volonté qui est moteur dans ce cas. C'est un acte différent de celui de sculpter.

La relation moteur-mobile n'existe en acte que lorsque le moteur exerce son action c'est-à-dire quand il est devenu moteur. Il reste que dans tout mouvement naturel il y a un couple: moteur-mobile. Le fait que le moteur peut être mobile par rapport à d'autres mouvements et vice versa, ne change pas leur relation dans chaque mouvement considéré séparément.

La deuxième définition du mouvement conduit Aristote à poser et à résoudre un nouveau problème, ce qui lui permet de distinguer le mouvement de l'action et de la passion.

Voici comment Aristote pose la difficulté: "Ici une difficulté logique; il est peut-être nécessaire que de l'actif et du passif, les actes soient différents: l'un action, l'autre passion, l'un ayant pour oeuvre et fin de produire un effet, l'autre de le subir" (86). Nous disons que le mouvement est l'acte du mobile. Ne faut-il pas deux actes différents qui soient l'un l'acte du moteur, l'autre l'acte du mobile? S'il en est ainsi, une nouvelle difficulté se pose. Chaque acte doit avoir un sujet à lui. Où se trouvent-ils; dans le moteur ou dans le mû? Aucune de ces possibilités n'est satisfaisante. S'ils se trouvaient dans le mû, l'action serait passion, vu qu'elles appartiennent au même mouvement. Par définition ces actes ne se trouvent pas dans le moteur. Si l'action est dans le moteur, la passion dans le mobile, le mouvement étant défini l'acte du mobile, le nom d'acte serait équivoque (87) et le mouvement serait dans le moteur, parce que le mouvement est un certain acte. Mais si le mouvement est dans le moteur en tant que moteur, tout moteur sera mû par lui-même, ce qui est impossible. (88)

Dans le cas où l'action et la passion seraient considérées comme deux mouvements, elles devraient être dans le mobile, car le mouvement est dans le mobile. Mais alors le patient est mû à la fois de mouvements différents vers la mē-

(86) *Phys.*, III, 202a-21-24.

(87) *Ibid.* a27-28: "... ou l'action sera dans l'agent, la passion dans le patient; et s'il faut appeler action cette dernière, ce ne serait que par homonymie".

(88) Voir p. 65 et suiv.

S. Thomas, *op. cit.*, l. 5, n. 4: "In quocunque autem est motus, illud moveatur; quare sequitur vel quod omne movens moveatur, vel quod aliquid habeat motum et non moveatur; quorum utrumque videtur inconveniens".

me forme, ce qui est absurde, étant donné que c'est la forme qui cause le mouvement. La forme ne peut informer que par sa vertu: donc tous les mouvements causés par la même forme seront spécifiquement identiques.

Les cas cités nous montrent que l'action et la passion doivent toutes deux être le mouvement. L'expression suivante de l'Ecole résume bien ce fait: "Actus motivi non est alius ab actu mobilis; idem est actus moventis et moti sed ratione differunt (89)". L'action n'est pas identique à tout point de vue à la passion. Il doit y avoir une différence entre elles, sans quoi on ne pourrait pas les distinguer. Cette différence ne peut être que de raison, car selon la chose, l'action s'identifie à la passion.

Le mouvement résulte de l'action d'une forme sur une puissance. Or, omnis agens agit simile sibi, l'effet imite l'agent (90). Donc dans le mouvement se retrouveront les formalités d'agent et de patient c'est-à-dire l'action et la passion. Nous pouvons les prédiquer parce que nous pouvons prédiquer à un même sujet plusieurs dénominations extrinsèques dont celles de la relation du sujet à l'agent: passion, et au patient: action (91). La raison de chacune de ces deux rela-

(89) Albert Farges, op. cit. p. 118.

(90) S. Thomas, C.G., I, c. XXIX: "De natura agentis est, ut agens agat simile sibi, cum unumquodque agat secundum quod actu est".

(91) S. Thomas, In III Phys., l. 5, n. 16: "Sic igitur patet quod licet motus sit unus, tamen praedicamenta quae sumuntur secundum motum, sunt duo, secundum quod a diversis rebus exterioribus fiunt praedicamentales denominationes. Nam alia res est agens, a qua sicut ab exteriori, sumitur per modum denominationis praedicamentum passionis: et alia res est patiens a qua denominatur agens".

tions est différente de l'autre, mais le sujet dont elles sont prédiquées, à savoir le mouvement, est identique et unique. Il faut bien comprendre que dans les deux cas, c'est le tout de l'acte du mouvement qui est prédiqué. Le mouvement n'est pas composé de l'action et de la passion comme l'échiquier l'est de carrés blancs et noirs alternativement. Le mouvement comparé à l'agent est passion et le même mouvement comparé au patient est action. L'être en mouvement est dans un état intermédiaire entre l'action pure et la passion. Le mouvement est l'effet transitoire de l'action d'un agent sur la puissance, distinct, en tant qu'effet, de ses causes.

Tout changement est spécifiquement déterminé.

La forme introduite par le mouvement dans le mobile est spécifiquement identique à la forme en vertu de laquelle le moteur agit dans ce mouvement. Le "terminus ad quem" a raison de forme par rapport au "terminus a quo". Pour cette raison, ce sera le premier qui spécifiera le mouvement. Ce ne peut être que lui, parce que la puissance et la privation, qui caractérisent le point de départ, n'ont de raison d'être que par rapport à un acte, à une forme. D'ailleurs, ce qui n'est pas, au sens propre du mot, ne peut pas a fortiori spécifier quelque chose qui a plus d'actualité et plus d'existence, à savoir le mouvement.

Remarquons, en terminant cette question, que le "terminus ad quem" n'est pas nécessairement identique au ré-

sultat visible du mouvement. Ce résultat peut être l'effet de l'action du moteur et de la réaction du milieu ou du sujet du mouvement.

La deuxième définition permet de définir le mouvement non seulement en général mais aussi en particulier, selon chaque espèce de mouvement. Un être est mobile parce qu'il change d'une façon déterminée. Ainsi, le mouvement local est le mouvement du mobile qui se moue dans l'espace, l'altération, le mouvement de ce qui est altéré, etc. (92).

#### 4. La comparaison des deux définitions.

Nous avons parlé dans le chapitre précédent de certains caractères de la deuxième définition du mouvement. Nous les reproduisons ici en guise de récapitulation: a) la deuxième définition est par rapport à la première comme la définition matérielle par rapport à la définition formelle; b) elle est postérieure à la première; c) elle est plus évidente que la première; d) elle souligne mieux que la première le fait que le mouvement est toujours singulier; e) elle dit explicitement que le mouvement est l'acte du mobile; f) elle permet de définir les différentes espèces de mouvement.

(92) S. Thomas, op. cit., l. 5, n. 18: "...ex hoc quod dictum est de definitione motus in generali, manifestum esse poterit quomodo definitur in particulari. Si enim motus est actus mobilis secundum quod huiusmodi, sequitur quod alteratio sit actus alterabilis secundum quod huiusmodi: et sic de aliis".

Nous savons que selon la connaissance et selon l'essence c'est-à-dire absolument, l'acte est antérieur à la puissance. De même la forme est antérieure à la matière et en général ce qui a raison de forme à ce qui a raison de matière, absolument et dans chaque genre.

La première définition est formelle par rapport à la deuxième, parce qu'elle définit le mouvement par les parties constitutives de son essence: acte et puissance. Or, l'essence d'un être a raison de forme pour cet être. La deuxième définition est, au contraire, dans la ligne des définitions descriptives. Elle est aussi une conséquence de la première. On pourrait se demander pourquoi Aristote donne une deuxième définition. La définition essentielle est plus parfaite qu'une définition descriptive. Elle répond mieux à la question: "C'est-ce que la chose". Il semble donc que la deuxième définition soit superflue et qu'elle puisse être omise.

Les trois dernières caractéristiques de la deuxième définition, que nous avons énumérées, nous convainquent qu'il n'en est pas ainsi. Cette définition est, à notre avis, la plus importante pour l'étude ultérieure du mouvement. L'acte et la puissance dont se sert la première définition divisent chaque genre indistinctement. Pour cette raison, cette définition ne se prête pas à la distinction des différents genres de mouvement.

L'être en puissance ne peut pas à la rigueur, être



classifié, parce que l'expression peut aussi désigner la matière première commune à toutes les catégories. Substituons à cette expression le concept du mobile. La situation est maintenant différente. Le mobile, en tant que sujet, est un être matériel, informé. Il est dans l'un des dix genres et peut, par conséquent, être classifié. Il est mobile parce qu'il est mû par un moteur selon une forme déterminée. Nous savons par ailleurs que la forme peut être soit substantielle, soit accidentelle. Nous pouvons ainsi introduire la première division du changement, à savoir la génération et la corruption d'une part, et tous les autres mouvements d'autre part. Nous traiterons longuement cette question dans le chapitre consacré aux divisions du mouvement. Il nous suffit pour le moment d'indiquer que la deuxième définition nous permet d'introduire ces distinctions.

L'objet immédiat de l'expérience que nous avons du mouvement, ce n'est pas le mouvement lui-même, mais le corps en mouvement (93). Le mobile, en tant que sujet, assure la continuité du mouvement (94). Il nous permet aussi de connaître l'antérieur-postérieur dans le mouvement. Pour ces raisons, le mobile et ses deux propriétés, l'identité du sujet et la mutabilité, joueront un rôle important dans l'étude du temps. La deuxième définition du mouvement intro-

(93) S. Thomas, in IV Phys., l. XVIII, n. 6: "...motus cognoscitur per id quod movetur, et loci mutatio per id quod localiter fertur".

(94) Ibid., n. 9: "Manifestum est enim quod omnis motus habet unitatem ab eo quod movetur: quia scilicet illud quod movetur est unum et idem manens in toto motu... mobile dat unitatem motui, quod est eius continuitas".

duit la notion de mobile et exprime le mouvement en termes d'entéléchie et de mobile. Non seulement elle est plus évidente, mais encore elle est plus utile dans l'étude du temps et des autres problèmes analysés dans la Physique, comme le lieu, le continu, la démonstration du premier moteur.

## C. Les conditions du mouvement.

### I) La signification du terme condition.

Il convient tout d'abord de se demander ce qu'est une condition. On peut se poser plusieurs questions à ce sujet. On ne sait pas si la condition est antérieure à ce dont elle est la condition, et si elle en est indépendante. Il n'est pas certain qu'il y ait une relation causale entre la condition et le conditionné.

D'après Lalande, la condition signifie, au sens réel une circonstance dont un autre dépend, de telle sorte que si la première est absente ou supprimée, la seconde l'est aussi. Pour saint Thomas et les scolastiques, ce concept au sens strict, était synonyme de "causatio" et d'"institutio". La condition peut encore signifier soit les circonstances dans lesquelles une chose se fait, en tant qu'elles agissent sur sa production, soit des manières d'être.

Il semble qu'au premier sens du mot la condition soit absolument antérieure à ce dont elle est condition. Dans ce cas, elle en est indépendante quant à son être mais dépendante selon la raison. Ce qui est condition d'une autre chose peut être considéré de deux façons; a) en lui-même, abstraction faite de son rôle de condition. Si cela n'était pas possible, la condition ne serait qu'un pur relatif; b) en tant

que condition. Dans ce cas, il implique comme corrélatif ce dont il est condition.

Dans ce dernier sens, la notion de condition manifeste une affinité à la notion de relatif et de cause. Pourtant, condition ne doit pas être confondue avec le relatif ou avec la cause. Elle est plus que le relatif, en ce qu'elle peut être considérée en elle-même, en tant qu'elle possède une existence propre. D'autre part, la condition est moins que la cause formelle qui est présente dans l'effet. On peut dire que, entièrement de ce point de vue, la cause est toujours présente comme élément constitutif de son effet. Les causes qui sont le plus intimement liées à leur effet, ce sont les causes matérielle et formelle.

La condition n'implique pas une telle relation au conditionné. Elle lui détermine le cadre selon lequel "il a lieu". Ainsi, la condition détermine le conditionné intrinsèquement c'est-à-dire quant à la forme du procédé de réalisation du phénomène et en tant que cette forme est nécessaire.

La condition au sens fort, est, comme les causes, antérieure au conditionné. S'en suit-il qu'il y ait une relation entre la condition et la cause, et quelle est-elle? Supposons un phénomène "A" dont "B" est l'ensemble des causes intrinsèques, "C", l'ensemble des conditions. "C" peut être dépendant de "B", peut en être l'effet, ou bien leur relation

peut être purement accidentelle. La réponse à la question; "Laquelle de ces possibilités est la vraie? va sans doute dépendre de la nature de "A". Si "A" est un phénomène fondamental qui résulte des premiers principes de l'être, tels que l'acte et la puissance, comme c'est le cas du mouvement, ses conditions, au sens fort du mot, doivent être liées directement à ces principes, si elles ne sont pas ces principes eux-mêmes.

## 2) Les conditions du mouvement.

La première définition du mouvement rend compte de son quiddité en se fondant sur des termes qui possèdent par rapport à lui, une antériorité de nature. Cette définition nous montre que la condition fondamentale du mouvement est la distinction d'acte et de puissance, qui est antérieure au mouvement.

La deuxième définition permet de définir les différents genres de mouvement. En s'appuyant sur elle, on peut étudier les conditions particulières de tel ou tel genre de mouvement. Ce n'est pourtant pas l'objet de notre étude, car ce que nous considérons ici, c'est la condition ou les conditions du mouvement dans toute leur généralité, abstraction faite de toute condition particulière.

Peut-il y avoir des conditions générales? Nous

---

savons que le mouvement dans la nature est toujours déterminé : mouvement local, qualitatif, quantitatif ou substantiel. Il semble donc qu'il y aura autant de conditions ou de séries de conditions différentes qu'il y a de genres différents de mouvement. Dans ce cas, les conditions seraient sans doute indépendantes de l'acte et de la puissance, du mobile et de l'entéléchie - les constitutifs qu'on retrouve dans tout mouvement. Si les conditions en dépendaient, elles devraient participer à leur généralité.

A la lumière de ce que nous avons dit plus haut sur la signification du terme condition, nous pouvons inférer qu'il doit y avoir des conditions générales du mouvement qui suivent l'acte et la puissance. Quelles sont ces conditions? Aristote en énumère cinq et les divise en deux groupes distincts: a) le continu et l'infini; b) le lieu, le vide et le temps (95).

Il faut dissiper, au début, une difficulté que le texte des Physiques semble présenter en cet endroit. Aristote dit notamment que: "Après avoir déterminé la notion de mouvement, il faudra entreprendre, de la même façon, les questions qui suivent celles-là (96)" c'est-à-dire celles des conditions du mouvement. S'ensuit-il que les conditions sont postérieures au conditionné? Saint Thomas en commentant ce passage, ap-

---

(95) Physique, III, 1, 200b6-8: "Or, semble-t-il, le mouvement appartenant aux continus, et dans le continu, l'infini apparaît en premier lieu".  
b202: "En outre, sans lieu, ni vide, ni temps, le mouvement est impossible".

(96) Ibid., b 15-16.



pelle les cinq conditions les accidents du sujet qu'est le mouvement (97). Les accidents sont postérieurs à leur sujet. Pour cette raison, Aristote traite d'abord du mouvement et ensuite du continu, du temps, etc.. La question se pose de savoir si les accidents peuvent être des conditions. Cela dépend de ce qu'en entend par le mot condition. Rappelons que nous avons distingué trois sens différents du mot condition. Il est évident qu'un accident ne peut pas être condition au sens premier et fort de ce mot. Mais il nous semble que rien ne s'oppose à ce qu'en appelle conditions, les accidents, si par condition on entend les circonstances ou la manière d'être. C'est dans ce sens que le continu... le temps sont des conditions du mouvement.

Nous devons maintenant expliquer la différence qui existe entre les deux premières conditions, à savoir l'infini et le continu, et les trois autres: le lieu, le vide et le temps.

Le continu et l'infini conviennent intrinsèquement au mouvement, tandis que les trois autres conditions lui con-

---

(97) S. Thomas, *In III Phys.*, l. I, n. 3: "Quicumque determinat de aliquo (scilicet de motu), oportet quod determinat ea quae consequuntur ipsum: subiectum enim et accidentia in una scientia considerantur".

viennent extrinsèquement (98). La distinction entre ces deux groupes deviendra plus évidente à la suite de l'analyse de chacune de ces conditions. Cette analyse va nous permettre d'éclaircir les relations qui existent entre le mouvement et ses conditions.

### 3. Le continu et l'infini.

Aristote donne deux définitions du continu: la définition formelle: est continu ce dont les parties ont un terme commun; la définition matérielle: le continu est ce qui est divisible à l'infini (99).

Les deux définitions se complètent mutuellement. Il est essentiel pour le continu que ses parties aient un terme commun. Il faut donc qu'il soit composé de parties. Ces

(98) S. Thomas, in III Phys., l. I, n. 3: "Sed motum consequitur infinitum intrinsecum, quod sit patet. Motus enim est de numero continuorum... infinitum autem cadit in definitione continui".

In IV Phys., l. I, n. 1: "Postquam Philosophus determinavit in tertio de motu et infinito, quod competit motui intrinsecum, secundum quod est de genere continuorum, nunc in quarto libro intendit determinare de iis quae adveniunt motui extrinsecum. Et primo de iis quae adveniunt motui extrinsecum quasi mensurae mobilia (scilicet de loco et de vacuo); secundo de tempore, quod est mensura ipsius motus".

(99) S. Thomas, in I De Caelo et Mundo, l. 2, n. 2: "...continuum invenitur a Philosopho dupliciter definitum. Uno modo definitione formali, prout dicitur in Praedicamentis quod continuum est cuius partes copulantur ad unum terminum formalem; unitas enim contrarii est quasi forma ipsius. Alio modo definitione materiali, qua sumitur ex partibus quae habent rationem materiae... et sic definitur hic, quod continuum est quod est divisibile in seipsum divisibiliter".

parties peuvent être actuelles ou exister en puissance. Les parties présupposent divisibilité. L'indivisible ne peut avoir de parties, et par conséquent, être continu.

La divisibilité à l'infini n'est possible que dans ce qui est tout à fait homogène. Il importe qu'après la division, les parties soient de même nature que le tout avant la division, c'est-à-dire qu'il faut que la division n'introduise pas un changement spécifique. Etant donné qu'il s'agit de la divisibilité à l'infini, ce qu'on divise ne peut avoir aucune forme substantielle. La forme substantielle a besoin, pour exister, d'un minimum de matière. Il n'y a que la matière première qui soit dépourvue de toute forme. C'est elle qui est homogène et divisible à l'infini. Les choses matérielles sont divisibles parce que la matière première entre dans leur substance, et constitue la racine de leur divisibilité.

Nous avons dit plus haut que les cinq conditions du mouvement sont comme des accidents postérieurs au mouvement. La divisibilité qui convient en propre à la matière première semble pourtant être antérieure à lui. Avant de répondre à cette question, il faut distinguer entre les mouvements qu'on observe et la considération du mouvement en général.. Les mouvements particuliers sont postérieurs à la divisibilité de leur sujet. Mais pour le mouvement considéré globalement, il n'en est pas ainsi. La matérialité implique le mouvement, tout comme elle implique aussi la divisibilité. On peut dire,

croions-nous, que les deux phénomènes sont simultanés. "Tout ce qui change est nécessairement divisible" (100).

Le problème de la divisibilité nous conduit au problème de l'infini. Aristote le définit: "Ce en dehors de quoi il y a toujours quelque chose (101)". L'infini se situe dans la ligne des parties, de la matière, de la divisibilité, de la puissance enfin. Il n'est jamais en acte, il ne peut pas être à la façon d'un tout achevé et fini. "L'infini consiste dans le fait que ce qu'on prend est toujours nouveau, ce qu'on prend étant certes toujours limité mais différent (102)". Il ne peut pas en être autrement parce que l'infini est "par composition et par retranchement (103)". Par composition, c'est-à-dire, par addition; par retranchement, c'est-à-dire par division (104). Bien qu'Aristote énumère en premier lieu l'infini par addition, comme plus évident - il se retrouve dans le nombre et dans le temps - c'est l'infini par division qui est premier et antérieur à l'autre.

L'infini par addition présuppose qu'il n'y ait pas de nombre le plus grand. Si grand que soit un nombre, on peut l'augmenter en lui en additionnant un autre. Rien ne s'y oppose. Or, le nombre, c'est le multiple mesuré par l'un (105).

(100) *Phys.*, VI, 4, 234b10; S. Thomas, *In VI Phys.*, l. 5, n. 14: "Et sicut ipse post dicit divisibilitas per prius est in mobili quam in motu vel mutatione".

(101) *Physique* III, 6, 206b34.

(102) *Physique* III, 6, 206a27-29.

(103) *Ibid.*, a15.

(104) S. Thomas, *In III Phys.*, l. 10, n. 3: "Infinitum autem dicitur esse per appositionem, sicut in numeris, vel per ablationem, sicut in magnitudinis".

(105) *Op. cit.*, l. 8, n. 4: "Est enim numerus multitudo mensurata per unum".

*Metaph.* V, 6, 1056b23: "Quoniam numerus est mensurable per unum".

Ce multiple est matériel, à raison de matière par rapport à l'un qui est dans la ligne du tout, de la forme. La forme est antérieure à la matière.

La multiplicité présuppose la divisibilité, le multiple en acte, la division. Il ne peut y avoir d'addition sans qu'il y ait des nombres, pas de nombre sans multitude, ni sans division (106). L'infini dans les nombres est postérieur à la division des grandeurs. La division du continu est principe du nombre matériel. L'augmentation à l'infini du nombre matériel est possible grâce à la divisibilité illimitée du continu. Il faut souligner que le nombre lui-même n'est pas infini, car il est déterminé par l'un. Si le nombre pouvait être infini, l'infini pourrait exister en acte. Or, l'infini n'existe pas en acte. Il n'est donc pas un nombre; il n'est pas non plus mesuré par l'un. L'infini est incommensurable par rapport à l'un et par rapport au nombre.

Dans les grandeurs continues, l'infini est possible, en puissance, par division. Il y est impossible, même en puissance, par addition (107). Au contraire, dans les nombres, l'infini est impossible par division, mais possible, en

(106) S. Thomas, Ia. q. VII, a. 4: "...augmentum multitudinis consequitur divisionem magnitudinis".

S. Thomas, Ia III Phys., l. 12, a. 4: "Manifestum est enim quod divisio causat multitudinem: unde plus dividitur magnitudo, tanto maior multitudo conuenit".

(107) Ibid., a. 6: "Dividitur enim continuum in infinitum, ut dictum est. Sed in minus non procedit in infinitum etiam secundum potentiam, quia quantum unumquodque est in potentia, tantum potest esse in actu... Relinquitur igitur quod non est in potentia additio magnitudinum in infinitum...".

puissance, par addition. On peut, en effet, additionner à l'infini.

Du fait que, dans les grandeurs, l'infini n'est possible que par la division, il s'ensuit qu'il est indépendant de la magnitude de la grandeur. Il existe, en puissance évidemment, dans les petites grandeurs et dans les grandes. De plus, les grandeurs sont toujours finies, les corps infinis étant impossibles. Ceci sera très important comme condition du mouvement local.

L'infini n'est jamais en acte. La divisibilité à laquelle il doit son existence potentielle, vient, comme on l'a dit, de la matière première. Il s'ensuit que "l'infini est cause comme matière, que son essence est privation, et que son sujet en soi, c'est le continu sensible (108)".

Nous avons parlé de l'infini, de la divisibilité et du continu. Il nous faut maintenant poser la question de leur relation exacte au mouvement. De quelle façon sont-ils conditions du mouvement?

"Le mouvement appartient aux continus", nous dit Aristote (109). Or le continu est ce qui est divisible à l'infini. Si le mouvement appartient aux continus, il faut que lui aussi soit divisible. Aristote explique ce problème au sixième livre de la Physique. Avant d'exposer sa doctrine

---

(108) Physique III, 7, 207b34-208a2.

(109) Op. cit., I, 200b 17.



sur ce point, il faut rappeler que ce qu'il dira de la continuité du mouvement concernera en premier lieu le mouvement local et ensuite les autres espèces de mouvement en tant qu'elles ne sont pas possibles sans mouvement local (110).

"Le mouvement est divisible de deux façons: d'une part à cause du temps, d'autre part selon les mouvements des parties du mû (111)". Le temps est une condition extrinsèque qui ne nous intéresse pas pour le moment. Ce que nous étudierons ici, c'est la divisibilité du mouvement selon les parties du mû, parce que le mû dans son être est identique au sujet du mouvement. Si une propriété du mobile est condition du mouvement, elle doit être au moins simultanée avec le mouvement, sinon antérieure à lui. De plus, il y a raison de croire qu'elle est une condition intrinsèque c'est-à-dire du genre de celles que nous étudions dans ce chapitre.

"Tout ce qui change est nécessairement divisible".  
(112) La divisibilité est donc premièrement dans le mobile. La divisibilité est une qualité potentielle. Ce qui est divisible à l'infini n'est jamais actuellement divisé à l'infini. Le mobile, c'est l'être matériel en tant qu'en puissance à une forme. Il se définit par sa potentialité. La racine de sa

(110) In VI Phys., l. 5, n. 16: "Aristoteles in hoc sexto libro agit de motu secundum quod est continuus. Continuitas autem primo et per se et proprie invenitur in motu locali tantum, qui solum potest esse continuus et regularis... Et ideo demonstrationes in hoc libro positae, pertinent quidem ad motum localem perfecte, ad alios autem motus non totaliter, sed secundum quod aliquid continuitatis et regularitatis participant".

(111) Physique, VI, 4, 234b21-22.

(112) Op. cit., 4, 234 b10.